



Hôtel de Ville de Besançon (1563)

Alors...

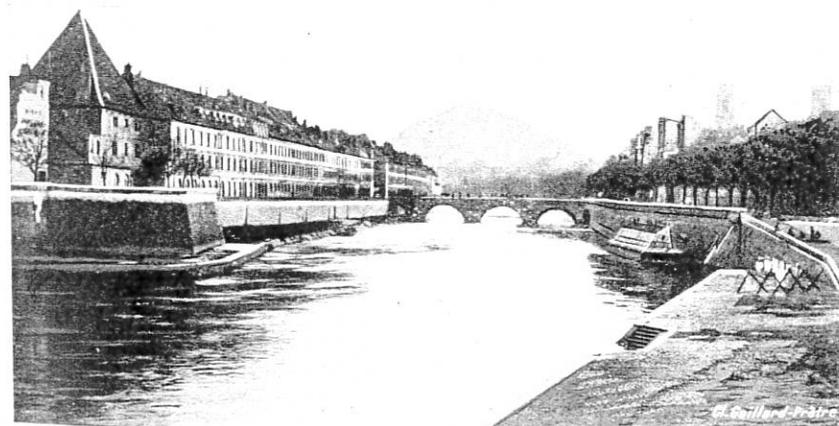
à 10 heures 1/2 du soir, septidi Ventôse, an X de la République (26 Février 1802)...

Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,  
 Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,  
 Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois  
 Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix...

A la mairie on inscrivit son nom sur les registres — un nom qui, au cours des âges, deviendrait immortel. Son père était chef de bataillon, à cette époque où la fièvre implacable d'un impérial destin dévorait un pâle et ardent Consul, naguère soldat d'Italie et d'Egypte, hier général de Brumaire.

... Rome remplaçait Sparte,  
 Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte.

Mais si, autour du Corse pensif et volontaire, dans un songe prophétique, voltigeaient déjà les abeilles d'or du Sacre et palpitaient les aigles à la veille de prendre leur victorieux essor à travers l'Europe, sur ce berceau, posé, par un hasard d'ailleurs tout militaire, dans une pittoresque ville de France, d'autres abeilles, celles-là "chastes buveuses de rosée", bourdonnaient, ivres d'un nectar que les lèvres mélodieuses et décolorées de Chénier décapité, avaient eu, hélas ! à peine le temps de goûter ; et d'autres ailes vibraient, frémissantes prisonnières de ces langes



Vue générale des quais. Pont Battant et fort de Rosemont

d'enfant. Un poète était né : Victor-Marie Hugo, au seuil du siècle, jetait son premier cri dans une cité digne entre toutes d'un tel honneur.

C'est que Besançon, antique séjour des Séquanes, est, dans son apparent calme provincial, toute vibrante d'histoire.

Dès l'an 58, les légions de César foulèrent de leurs sandales guerrières le sol de Vesontio. " Cette ville, disent les *Commentaires sur la guerre des Gaules*, était un grand centre d'approvisionnement militaires et ses fortifications naturelles en faisaient une position stratégique de premier ordre. En effet, le cours du Doubs, comme tracé au compas, entoure la ville presque tout entière : l'espace intermédiaire, qui n'a guère plus de sept cents pieds, est occupé par une montagne d'une certaine élévation, dont la base de chaque côté est baignée par la rivière ; elle est entourée d'une muraille qui en fait une citadelle et la réunit à la ville... "

Le général romain allait combattre Arioviste et ses Germains, réputés indomptables, qui l'attendaient en Alsace et qui, vaincus dans une terrible bataille, furent rejetés de l'autre côté du Rhin. Alors Vesontio, délivrée, devint une riche colonie romaine. La Porte Noire, la Porte Taillée, les Colonnades du Théâtre, permettent d'imaginer à leur œuvre civilisatrice, et dans leur double culte des Dieux et des Héros, ces Latins constructeurs de temples et d'arcs de triomphe...

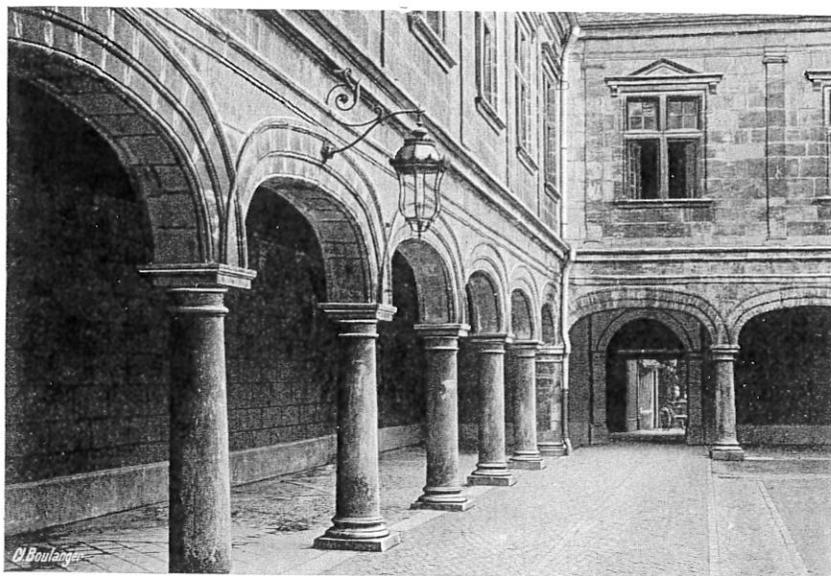
Il semble que les pas victorieux de César, éveillant un écho sans cesse répété dans l'Histoire, aient appelé là, comme à quelque glorieux rendez-vous, quelques-uns des plus illustres conquérants et porteurs de pourpre.

Voici Frédéric I<sup>er</sup> — Frédéric Barberousse — Empereur d'Allemagne, qui devait périr, noyé dans le Cydnus pendant la III<sup>e</sup> croisade ; voici Charles-Quint, Roi d'Espagne et, lui aussi, Empereur d'Allemagne, qui, volontairement, las du sceptre et du globe, finit ses jours dans un monastère d'Estrémadure. Le premier, ayant épousé Béatrix, Comtesse de Bourgogne, fit de celle-ci une Impératrice, ajouta à ses états la riche province qu'elle tenait de son père, Renaud III, et se plut à visiter maintes fois Besançon. Le second choisit pour chancelier le descendant d'un forgeron, le petit-fils d'humbles paysans comtois, Nicolas Perrenot de Granvelle, à qui son fils, le cardinal Antoine de Granvelle, succéda dans ses charges, emplois et honneurs. Cardinal illustre et sage qui disait que " celui qui voulait estre agréable aux princes, devait rendre un long et féable service, brièvement parler, beaucoup besogner, et peu importuner ; sachant bien que, selon le proverbe ancien : assez demande qui bien sert "...

La large cour intérieure du Palais Granvelle avec ses arcades à cintres très bas,



Porte Taillée



Palais Granvelle

était bien faite pour servir de cadre au majestueux et fin prélat-diplomate, conseiller de Charles-Quint puis de Philippe II.

C'est donc bien, dès lors, la " Ville Espagnole " que l'hémistiche du poète suffira plus tard à immortaliser sous cet aspect, et qui, dans l'imagination, prend un relief à la fois âpre et coloré. Quelque chose de sombre et d'ardent, de concentré et de passionné paraît toujours faire le fond des tableaux espagnols. Grâce au vers de Victor Hugo, Besançon, pour jamais, se dresse ainsi, dans ces ombres et ces lueurs. La flamme des cierges et l'éclair des yeux noirs — ceux-ci flambant pour l'amour, ceux-là pour la foi — animent étrangement les visages et les âmes de ces hommes d'au-delà les Pyrénées qui, installés dans les Monts Jura, surent si bien faire accepter leur domination et même se faire aimer, qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, après la conquête française, les paysans comtois se faisaient enterrer la face contre terre, pour témoigner de l'aversion que leur inspirait la victoire de Louis XIV.

" Partout, écrivait Taine, grilles de fenêtres à ventres bombés, et souvent grillages en long et en travers, comme dans un couvent d'Espagne... Un peintre pourrait passer deux mois dans cette ville, tant il y a d'étranges rues étroites, sans fenêtres, aveugles et noires le soir, comme de vraies rues espagnoles, tant les hauts toits pointus, noircis, peuplés de cheminées, ont un air énergique, tant le pêle-mêle des bâtisses et des balcons, dans les vieux taudis qui peuplent la rivière, est original et fauve, tant le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècles ont laissé de traces ici... "

Voilà les fantômes illustres qui errèrent autour du berceau de " l'enfant sublime ", voilà le décor exceptionnel de sa naissance. Et, au cours de la vie du poète, ils sont revenus, ces fantômes, pour ressusciter dans l'œuvre romantique. Frédéric Barberousse ne surgit-il point, mendiant auguste et courroucé, dans *les Burgraves*, dégageant de ses haillons la croix de Charlemagne et rappelant leur devoir aux barons du Rhin :

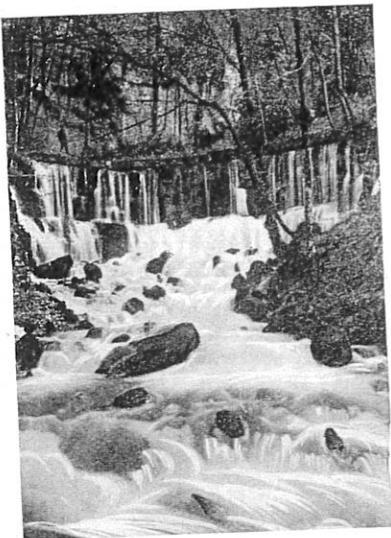
Vous m'entendiez jadis marcher dans ces vallons,  
Lorsque l'éperon d'or sonnait à mes talons...

Son éperon a sonné sur les pavés de la cité !

Charles-Quint ne vint-il point interroger, dans *Hernani*, le grand Empereur d'Occident jusque dans son tombeau d'Aix-la-Chapelle :

Charlemagne est ici ! Comment, sépulcre sombre,  
Peux-tu sans éclater contenir si grande ombre ?

Ainsi Besançon a mis sous les yeux de cet enfant une sorte de fresque historique, le raccourci d'une *Légende des Siècles* ; elle lui a donné les personnages, les décors, l'atmosphère de ses drames. Dans l'air salubre offert à ses lèvres, elle lui a apporté des âmes que l'on pouvait croire évanouies. Il est donc, il serait logique d'imaginer que Victor Hugo fut fidèle à la cité où il avait vu le jour. Illusion ! Erreur !... Six



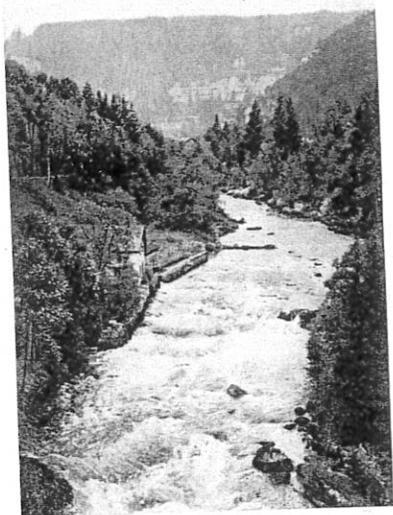
Source d'Arcier

semaines après sa naissance, l'enfant fragile, qui serait mort infailliblement s'il n'avait été soigné par une mère admirable, faisait le voyage de Besançon à Marseille, nouvelle garnison où son père était appelé, et jamais, au cours de sa longue vie, il ne revint dans la " vieille ville espagnole ". Peut-être en demandait-il des nouvelles à son ami de l'Arsenal, l'exquis conteur Charles Nodier, lui aussi originaire de Besançon, et qui n'oublia jamais le chemin de la Franche-Comté. C'est donc en vain que l'on chercherait, dans la cité pleine de débris espagnols des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, la silhouette d'un glabre jeune homme, le cou enfoui dans la triple cravate 1830, ou celle d'un aïeul à barbe blanche et au regard olympien. Pourtant, cet harmonieux travailleur, obstiné, infatigable,

volontaire, eût aimé cette rude, et indépendante, et franche, et tenace race comtoise.

On le voudrait voir, rêvant près des belles fontaines de Flore, de Ronchaux et des Carmes, qui font chanter leur fraîche mélodie à l'ombre des vieux logis, et méditant devant la façade Renaissance du Palais de Justice, œuvre de l'architecte Hugues Sambin, élève du prodigieux Michel-Ange.

Et si, quelque jour, la Muse inspirée l'avait ramené vers cette région dont la beauté sait tour à tour se montrer charmante et sauvage, s'offrir dans sa grâce ou se dérober dans une sorte de pudeur farouche, comme pour laisser au voyageur le plaisir de la conquête, alors quelles strophes enthousiastes eussent jailli de la grande lyre devant le Saut du Doubs, la vallée du Dessoubre, la grotte



Rapides du Doubs

de la Grâce-Dieu où se dressent de surprenants fantômes de glace, et la source de la Loue, qui, dit Nodier, offre un phénomène curieux : " Presque toutes les rivières ne sont que de simples ruisseaux dans leur origine; celle-ci s'élançe d'une masse imposante de rochers qui forment une immense voûte, sous laquelle elle gronde tout entière... "

Et, à côté de tels spectacles vraiment grandioses, quelle douceur, quel apaisement, quand l'ombre, dans la montagne, a gagné les noirs sapins, et que le ciel, tout constellé, est une merveille de pureté, d'entendre, au loin, les clarines des troupeaux; le son parfois en est si frêle, si perdu, qu'il semble, tombant des astres scintillants, quelque nocturne angélus des étoiles...

GABRIEL VOLLAND.



Le Saut du Doubs



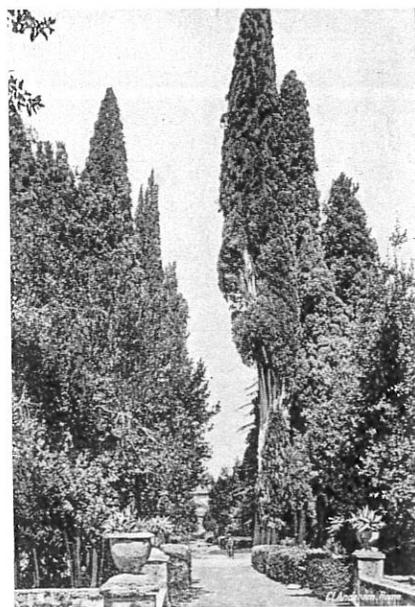
Vue générale de Tivoli et des Cascades

## Dans les Jardins de la Villa d'Este

**A**U début d'un article sur les *Lacs italiens*, publié dans un précédent Agenda, je disais quelle exaltation me donnaient ces deux mots. Il me suffit, écrivais-je, de les entendre prononcer, dans la vie fiévreuse de Paris, pour que mon cœur se mette à battre et pour ressentir l'envie irrésistible de partir... Il en est d'autres peut-être plus évocateurs encore; ce sont ceux de " villa d'Este " et de " Tivoli ", dont les syllabes chantantes portent en elles comme une magie particulière et un sortilège.

La villa d'Este, à Tivoli, est la perle des villas romaines; elle n'a point usurpé sa gloire; elle fait à juste titre partie du programme obligatoire pour tout voyageur qui passe quinze jours dans la Ville éternelle.

Ce n'est pas que la première arrivée à Tivoli ne réserve quelque déception. Après une montée parmi des oliviers aux aspects fantastiques, qui sont parmi les plus beaux que je connaisse, on pénètre dans une petite ville sans grand caractère, sauf du côté des célèbres et pittoresques cascades. L'entrée du palais est assez difficile à trouver dans le dédale des rues étroites. Pour le voyageur non initié, tout ému de penser qu'il va voir l'une des merveilles de l'Italie, les désillusions se succèdent. Un pauvre vestibule donne dans une pauvre cour entourée d'une maigre colonnade; puis, ce sont de tristes couloirs, des salles abandonnées



Les Cyprès de la Villa



L'Allée de la Villa

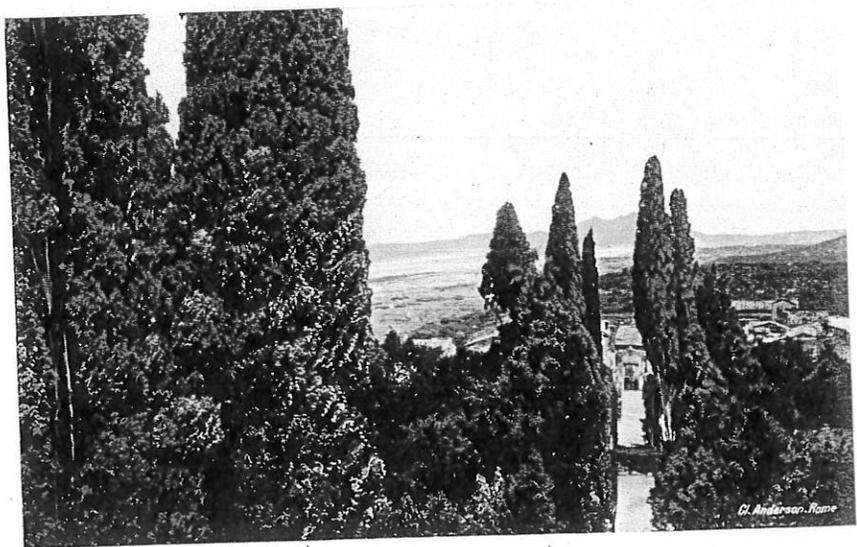
où l'on a de la peine à imaginer les splendeurs d'autrefois. Des peintures délabrées accroissent encore l'impression de tristesse. Enfin, une porte ouvre sur une terrasse d'où l'on domine les jardins...

Et c'est l'éblouissement !

Un cri d'admiration vous échappe, cri répété dix, vingt, cent fois par jour — autant qu'il y a de visiteurs. C'est à se demander si tout n'a pas été conçu en vue de cet effet...

Comment décrire ce fouillis magnifiquement ordonné, qui donne à la fois l'idée de la plus libre fantaisie et de l'effort le plus discipliné ? Jamais n'a été poussé plus loin ce que Barrès appelle si joliment "l'art de disposer les réalités de manière qu'elles enchantent l'âme". Jamais les trois éléments essentiels dont se composent les jardins

italiens — verdure, marbres et eaux — ne se combinèrent plus harmonieusement. Pas un coin où les marbres ne fassent chanter les verdure ; pas un coin où quelque bassin ne reflète leurs différentes teintes de blanc et de vert. Émouvante symphonie, sorte de cantate à trois voix, où les thèmes s'enchevêtrent avec un art souverain. Le bruit des eaux accompagne délicieusement la rêverie qui est mobile comme elles. Le chant des fontaines se mêle à la rumeur des branches balancées et des feuilles tremblantes. Mais il serait vain de vouloir dire avec des mots ce qui est par essence intraduisible et exprimer des harmonies si fluides qu'elles se décomposent au moment même où elles se forment. Même la musique est impuissante. Liszt s'y essaya, mais ne put se montrer égal au modèle. Dans un carnet de Sainte-Beuve, que j'ai récemment publié, figure la mention de sa visite à la villa d'Este avec Liszt. L'écrivain aussi eut le désir de célébrer ces jardins et de composer ce qu'il appelle "son paysage du Poussin". Hélas ! la lyre du poète ne valait pas le pinceau du peintre, ni même l'instrument du musicien ; et la pièce, qu'on peut lire dans le recueil de ses vers, est bien médiocre. Mais l'intelligent critique avait



Echappée sur la campagne romaine

tout de suite observé qu'il avait sous les yeux un tableau de Poussin, dont les œuvres ne sont pas, comme on l'a cru, de simples constructions de l'esprit et des arrangements de convention. Ce qui est très intéressant à noter, c'est que ce sont des Français qui ont aperçu, les premiers, le parti décoratif qu'on pouvait tirer de la campagne romaine, de ses ruines, de ses villas et de ses jardins. "Chose curieuse, comme le dit si justement Chateaubriand, ce sont des yeux français qui ont le mieux vu la lumière d'Italie".

Autant que Poussin, et peut-être plus fidèlement encore, Claude Lorraine, à peine arrivé de sa Lorraine, fixait dans d'innombrables dessins et sépias la noble majesté des jardins et des horizons de Tivoli. Après eux, de Fragonard et d'Hubert Robert à Corot et à Vignal,



Un escalier dans les jardins

on ne compte plus les artistes qui vinrent planter leur chevalet sous les cyprès de l'incomparable villa. Ah ! délices des heures vécues au milieu de ces jardins d'Este, dans leurs parfums de fleurs, de verdure et d'eaux ! On songe à ces bosquets d'Armide, où, sous la persuasion odorante des roses, un héros sentit sa haine faire place à l'amour. Les allées sombres, que trouent à peine les rais du soleil, s'achèvent en terrasses lumineuses, d'où l'on découvre des collines fauves, aux lignes aussi élégantes que les monts toscans. Des marbres mutilés se dressent entre les buis. Une pluie fine tombe des cascades où la lumière se joue comme en d'irréelles écharpes de gaze. Des vasques aux reflets multicolores s'arrondissent aux courbes des rampes et des balustrades. Les nappes vertes, bleues, ou presque noires de vastes bassins mettent leur note apaisée et font comme une basse soutenue aux chants des fontaines. Et de partout s'élançant, rivalisant de hardiesse, les jets alternés des cyprès et des eaux.

Cette villa d'Este est la plus parfaite image de ce que pouvait être le décor de la vie princière à la campagne, aux années bénies de la Renaissance. Nulle



Fontaine et cascade

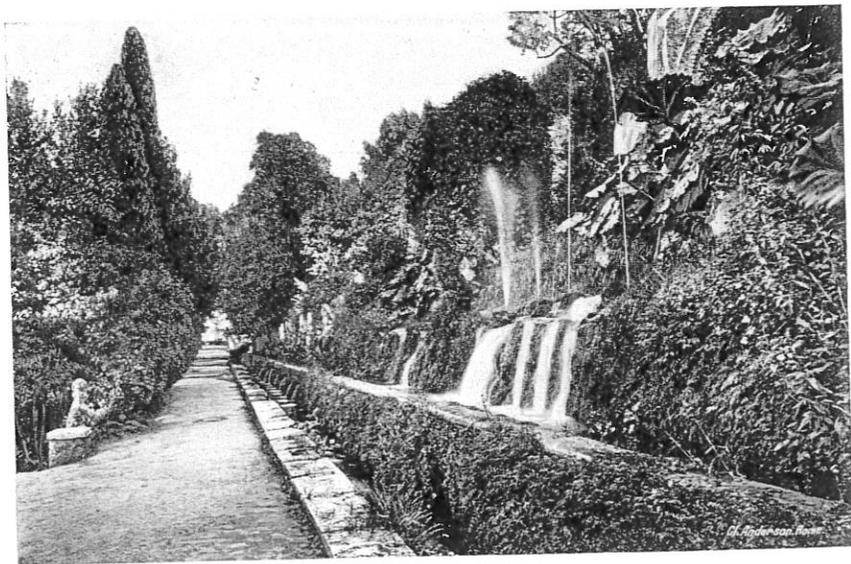
demeure n'était mieux faite pour ce grand seigneur que fut le cardinal de Ferrare, Hippolyte II, fils de Lucrece Borgia, à moitié français, archevêque d'Auch, ami et protecteur de Clément Marot. La brillante cour des cardinaux d'Este fut le rendez-vous de tous les lettrés et de tous les artistes du temps. Fêtes, concerts, banquets se succédaient sans interruption dans cette villa de Tivoli, où, malgré le décor un peu triste des montagnes nues et les horizons sévères du Latium, se continuait le faste princier des palais de Ferrare. On s'y occupait d'archéologie; on fouillait les ruines de la villa d'Hadrien; on transportait dans la villa nouvelle les plus riches mosaïques et les plus beaux objets d'art. Et, sous les ifs funèbres, le Tasse, achevant sa *Jérusalem*, promenait ses mélancolies passionnées.

Du jour où l'Italie entra en guerre à nos côtés, la municipalité de Tivoli prit possession du domaine de l'archiduc François-Ferdinand; et c'est elle maintenant qui perçoit les droits d'entrée. L'aigle des Este partout sculpté, rongé par le temps et l'humidité, semble le symbole de la lamentable fin de la monarchie austro-hongroise.

Je ne sais ce qu'il adviendra de la villa. Mais n'est-ce pas l'occasion de rappeler le vœu d'Henri de Régnier qui voudrait la réserver aux poètes et aux hommes de lettres? "Je les eusse souhaités, écrivait-il, accoudés au balustre de pierre, respirant l'amère odeur qui, d'en bas, monte des buis sombres et des cyprès verts, et écoutant longuement et délicieusement le murmure des cascades, des jets d'eau et des fontaines dont le passant de ces beaux lieux emporte à jamais dans sa mémoire le bruit humide, harmonieux et frais."

Où donc, en effet, mieux que sur ces terrasses, un jeune écrivain pourrait-il rêver, méditer, composer? Presque tous ses aînés y vinrent s'exalter, surtout depuis que Chateaubriand révéla la grandeur et la poésie de la campagne romaine. Je ne vois guère que George Sand qui n'ait point goûté l'incomparable séduction de ces paysages. "Laide, s'écrie-t-elle, trois fois laide et stupide la steppe de Rome! O mes belles landes plantureuses de la Marche et du Bourbonnais!" Par delà les larges ondulations de la plaine, pareilles à une mer figée qui meurt au bord de la mer vivante, ne voyait-elle donc pas à l'horizon la silhouette de la ville qui dresse à la fois sur le ciel les hauts murs du Colisée et le dôme de Saint-Pierre? Il n'est pas de plus magnifique spectacle au monde que ces environs de Rome, où est gravée, en lettres éternelles, la plus noble partie de l'histoire humaine. Ah! comme je comprends mieux Stendhal écrivant: "Rien sur la terre ne peut être comparé à cela!"

GABRIEL FAURE.



L'Allée des "Cascatelle"



JACQUES AMYOT  
d'après un ancien vitrail du chœur de l'Église  
des Cordeliers de Paris

## JACQUES AMYOT

MELUNOIS

Évêque d'Auxerre

Le 30 octobre 1513, sous le bon roi Louis XII qui allait bientôt mourir, naissait dans le vicomté de Melun, Jacques Amyot. La maison où le futur grand aumônier de France venait au monde s'élevait à l'ombre de Saint-Aspais. Elle subsiste aujourd'hui encore et nous pouvons la voir à peu près telle qu'elle était alors, terne et grise, étroite, longue comme un corps famélique, faisant face, le long de la grand'rue montante, au chevet de la gracieuse église gothique, dont le léger clocher s'aperçoit des rives de Seine, entre des feuillages abondants et des toits pressés.

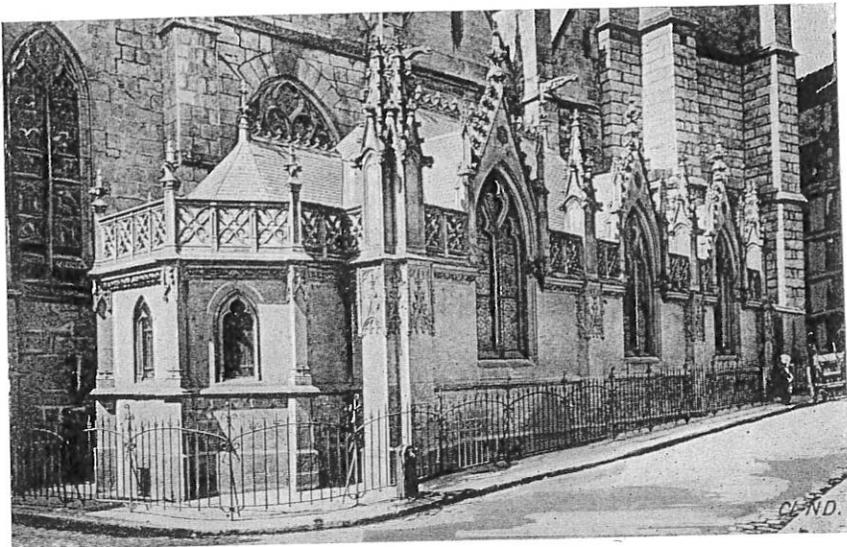
Les parents d'Amyot étaient d'humbles échoppiers. Ils tenaient commerce de mercerie. Roulliard, le plus sûr de ses biographes, nous dit que le père "faisoit et vendoit des bourses et des aiguillettes". Quand le petit bonhomme vint à Paris pour suivre les études commencées entre deux messes répondues, il fut obligé de servir ses compagnons de collège fortunés et sa mère, Marie Lamour, lui faisait tenir chaque semaine, par un batelier descendant le fleuve, un gros pain qu'il venait quérir au port avec des nouvelles des siens.

L'ancienne France a connu bien des "enfances" pénibles de grands hommes, d'insignes prodiges d'énergie conduisant aux positions les plus élevées des fils de manants. Cette dure adolescence est, entre toutes, demeurée légendaire.

A l'âge où le sang bouillonne dans les veines comme la jeune vendange dans les cuves, il n'était épris que de ce beau parler grec qui troublait à cette heure jusqu'aux cervelles des jeunes filles. L'aoriste et l'optatif avaient pour lui des enchantements incomparables. Il découvrait, à la suite de ses maîtres les fameux hellénistes Turnèbe, Tusan et Danès, cette langue, comme si elle eût été celle du paradis terrestre. Si les Psaumes et les Évangiles qui formaient sa piété l'émouvaient autant qu'Homère, c'était dans la version des Septante. Nous ne saurons sans doute jamais quand Amyot fut consacré aux autels, mais l'histoire a retenu



Melun. Église Notre-Dame



Melun. Église Saint-Aspais

qu'à 19 ans, il passait brillamment ses examens de maître-ès-arts. Ses études achevées, il ne songea plus qu'à ordonner sa vie en vue de pouvoir travailler paisiblement. Comme il était pauvre, il accepta un préceptorat à Bourges. Les hommes qui savaient le grec étaient rares, au matin de la Renaissance. On lui confia donc, presque aussitôt, à l'Université de cette ville, une chaire où enseigner cette langue et le latin. Dix années durant, il exerça cette fonction.

C'est de ce temps que datent ses premières traductions. La tradition veut qu'il ait "translaté" quelques tragédies grecques. Ces œuvres ne sont pas parvenues jusqu'à nous, mais nous possédons sa version des *Amours de Théagène et Chariclée* connue aussi sous le titre d'*Histoire éthiopique*, roman d'aventure composé par un évêque du 11<sup>e</sup> siècle, qui, précisément, dans le texte d'Amyot, faisait à Port-Royal, les délices du petit Racine et le désespoir du bon sacristain Lancelot. L'histoire, assez libre, n'effaroucha pas le jeune érudit. Un jour même, étant déjà aumônier des enfants de France, il traduira *Daphnis et Chloé*. Il ne pouvait admettre dans son amour du grec que cette langue eût jamais exprimé quoi que ce fût de trop galant.

Cependant ce n'étaient là que divertissements. Quelques humanistes s'étaient complu auparavant à traduire des *Vies* détachées de Plutarque, Amyot résolut de faire passer en français l'œuvre complet du vieux polygraphe béotien. Ses premiers essais dans cette voie furent très tôt récompensés. Pour lui témoigner sa satisfaction, François I<sup>er</sup> lui donna l'abbaye de Bellozane.

Amyot se rendit vite compte qu'il ferait œuvre médiocre s'il n'allait étudier en Italie les manuscrits. Pendant deux années tant à Venise qu'à Rome, dans les trésors des bibliothèques Marciane et Vaticane, il s'ébattit avec délices. Sans relâche, il confronta les textes, releva les variantes de son auteur de dilection. Nous conservons pieusement à l'Arsenal, trace de ce touchant souci : un exemplaire aldin de Plutarque sur lequel le bon helléniste a reporté sa riche provende et on ne peut lire sans émotion, sur un des derniers feuillets, une petite ligne tracée de sa main, fixant la date même où il termina sa moisson : "PRID. NON. DECEMB. 1555." Ce fut la veille



Melun. Église Saint-Aspais



Auxerre

des nones de décembre 1555 que Jacques Amyot acheva les travaux préparatoires devant lui permettre d'accomplir son chef-d'œuvre.

A cette date toutefois, il était de retour en France depuis trois ans et bien qu'il n'eût traduit encore que le *Roman éthiopique* et les livres de Diodore, sa réputation avait fait du chemin. Pendant son séjour outre-monts, il avait été chargé à l'improviste d'aller sermonner, au nom du roi Henri II, les Pères du Concile de Trente et cette mission l'avait mis en valeur. D'autre part, le cardinal de Tournon, l'avait vivement recommandé à la cour et en 1554, il était désigné pour suppléer Danès malade comme précepteur des futurs rois Charles IX et Henri III, charge qu'il devait bientôt obtenir en titre. Enfin, en 1559, il publiait chez Vascosan le fameux in-folio qui allait tant remuer les âmes françaises pendant trois siècles : *La Vie des Hommes illustres grecs et romains comparée l'une avec l'autre par Plutarque de Chéronée*.

On peut dire que du jour au lendemain sa gloire devint universelle et quand Charles IX monta sur le trône, personne n'éprouva de surprise à le voir choisir pour aumônier son ancien maître. A vivre dans la compagnie des grands, le savant en avait pris au reste, les façons, et "nul n'avait plus que lui la politesse du monde et de la Cour", écrivait un jour son confrère, le fameux Lambin. Bien mieux même, le

fil du petit mercier melunois était devenu très rigoureux dans les matières de préséance. Brantôme, qui savait tous les potins du Louvre et de Fontainebleau, n'a eu garde d'oublier celui-ci.

Il semble, néanmoins, que la faveur dont jouit Amyot sous le règne de ses deux élèves, ait suscité nombre de mauvais propos. On dirait qu'on ne pardonne pas à ce manant son éblouissante carrière, qu'on lui tient rigueur d'être devenu Conseiller du Roi, évêque d'Auxerre, commandeur de l'Ordre du Saint-Esprit. On l'accuserait volontiers d'avoir été vaniteux, avare, poltron, tiède en religion et en politique. Mais ce sont là colportages à la Saint-Réal, cancans à la Bayle. Sa rigueur protocolaire semble bien fondée sur un sens presque religieux de la fonction dont il était dépositaire. Quand, aux obsèques de Charles IX, il rappelle le Parlement aux



Auxerre. Place Mombrun

égards dus à son aumônerie, Brantôme ne le blâme pas. Le jour où quelque courtisan trop zélé, mal intentionné peut-être, lui suggéra d'écrire la vie de ses deux élèves devenus rois, il ne craignit pas de lui répondre " qu'il s'y refusait pour ne pas perdre le droit d'être envers eux moins sévère que l'histoire et qu'il les aimait trop pour se faire leur historien ". Propos qui ne sent pas, certes, la valetaille. Lorsqu'il fut désigné pour l'évêché d'Auxerre, il ne craignit pas d'avouer à son clergé " qu'il n'était ni théologien ni prédicateur, n'ayant presque étudié que des auteurs profanes ". A sa mort, dans l'inventaire de sa bibliothèque dressé " par M<sup>c</sup> Denys Perronnet, docteur et pénitencier de l'Eglise d'Auxerre, " on ne trouvera plus guère que des œuvres des Pères, de saint Thomas et de Bellarmin.

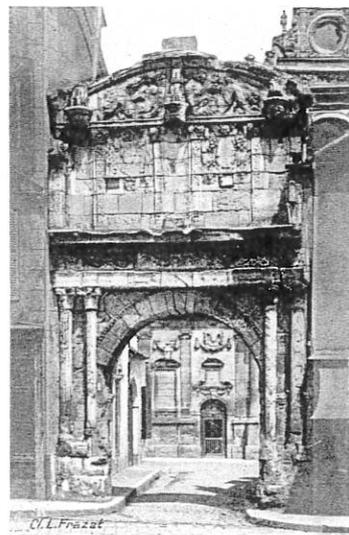


Auxerre. Église Saint-Pierre

Pour ce qui est enfin de son avarice, l'état de son mobilier, qui fut établi à la même époque, ne permet guère d'admettre ce travers. Dans son magnifique évêché, le bon Amyot vivait simplement, presque pauvrement.

Il n'eût sans doute demandé qu'à achever ainsi sa longue carrière, apaisant les tristesses que lui causait la destinée de ses élèves devenus rois, ayant à soutenir tant de luttes dans leur royaume même. Mais ces dissensions elles-mêmes gagnèrent jusqu'à son troupeau et, pour s'être montré trop fidèle envers son prince, il eut à subir l'émeute. Comme il n'avait pas quitté Henri III, au lendemain de l'assassinat du Balafre, il fut mis pour ainsi dire en interdit dans son propre diocèse.

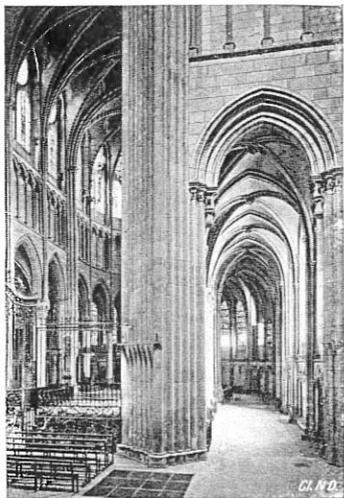
Cependant ce tumulte finit par s'apaiser et justice lui fut rendue. Le vieil homme, connu à nouveau le calme et le loisir. On dit



Auxerre. Porte Renaissance

qu'à ces heures tardives de son destin il s'occupait encore, entre deux exercices de sa charge, à revoir sa version du Chéronéen, la corrigeant avec scrupule et amour pour son éditeur, Frédéric Morel. Il entretenait aussi volontiers ses ouailles, débitant ses homélies, familièrement assis dans un grand fauteuil. Après avoir vécu dans la société des âmes les plus ardentes de la Grèce et de Rome, il se sentait heureux au sein de son troupeau. Son corps repose, aujourd'hui encore, ainsi qu'il le demanda dans son testament, " devant le milieu du maître-autel de Saint-Etienne, du côté du siège pontifical, attendant le jour où tous les morts réveillés par le son de la trompette comparaitront devant le Tribunal du Christ ".

GEORGES GRAPPE.



Auxerre. Intérieur de la cathédrale



Port de Cette en 1610

## CETTE ET L'ÉTANG DE THAU

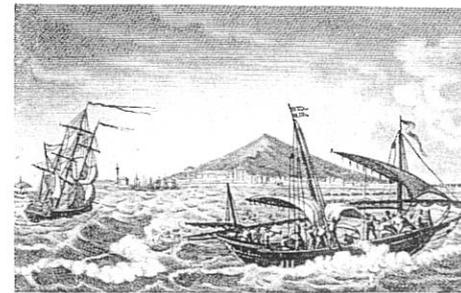
**L**A première fois que je suis allé à Cette, j'y ai rôdé sans réussir à découvrir la ville. Je longeais des quais interminables, je passais des ponts, je les repassais, je retombais sur des quais, et, de guerre lasse, je reprenais le train.

Ayant conté ma mésaventure à un Cettois de mes amis, il rit beaucoup et me promit de me faire connaître Cette. Rendez-vous pris, je le trouvai à la gare avec son auto. Deux minutes après nous traversions des ponts, nous longions des quais, nous suivions la corniche au bord de la mer et nous grimpons enfin la petite montagne Saint-Clair jusqu'à une villa d'où l'on jouissait d'un coup d'œil superbe. La table était mise. Le déjeuner fut exquis et prolongé. A 6 heures du soir, l'auto me reprenait. Nous traversions de nouveau la corniche, des quais, des ponts... Je n'avais pas vu Cette.

A quelque temps de là, je recevais une nouvelle invitation d'un autre ami qui habitait cette ville demeurée pour moi mystérieuse. " Cette fois, pensai-je, tu verras Cette... " Mon ami me dit, à la gare : " Je vais te montrer ce que nous avons de plus beau. " Cinq minutes après, un canot automobile me promenait pendant trois heures sur l'étang de Thau. Au retour, dîner et départ... Je n'avais pas vu Cette.

A un an de là, je résolus d'aller tout seul à la découverte de Cette. A la gare, je tombe sur un journaliste, un camarade : " Comment, me dit-il, vous arrivez à Cette sans crier gare. Vous allez venir déjeuner avec moi... " Nous prenons le tramway, nous passons un pont, nous longeons un quai, et nous entrons dans un grand café. Une demi-heure après, je me trouvais devant une bouillabaisse dont l'aspect seul suffit à m'emplir d'une émotion quasi religieuse.

Je le jure : la bouillabaisse qu'on me servit à Cette valait toutes les bouillabaises de Marseille... Mais ensuite une promenade était obligatoire. Nous nous attardâmes sur la corniche à contempler la mer qui était, ce jour-là, d'un bleu à rendre jaloux les gens de Saint-Raphaël, et comme le temps avait passé sans que je m'en aperçusse, il me fallut en hâte rega-



Vue du port de Cette

gner la gare... Je n'avais pas encore réussi à pénétrer dans Cette.

Maintenant, c'est fini. Ma conviction est faite : Cette n'existe pas. Vous me comprenez ? Cette n'est pas une ville avec des places, des rues, des maisons, des églises, des écoles... Cette, c'est un port avec des bassins, des canaux, des jetées, des quais, des ponts ; c'est la corniche, c'est la mer, c'est la montagnette Saint-Clair, c'est l'étang de Thau, le tout baignant dans le soleil.

Je vous entends : " Mais, avec tout cela, cette ville qui n'existe pas doit être charmante ! "

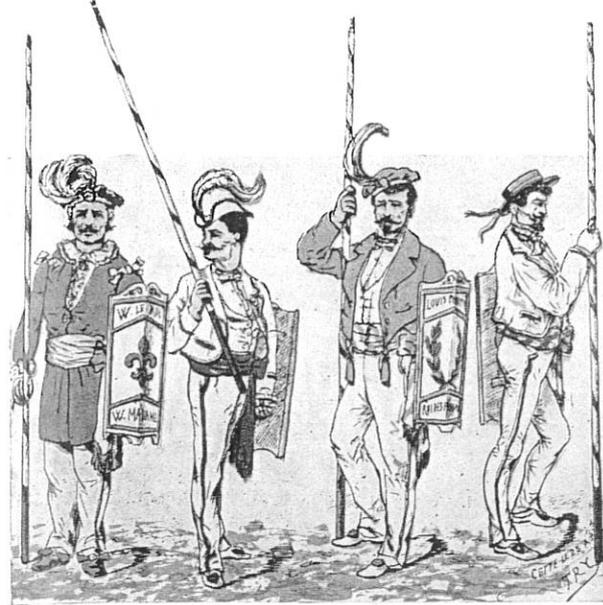
C'est juste ce que je voulais vous faire dire ! Et j'espère bien que vous irez y voir et qu'au lieu de considérer la gare de Cette comme une simple gare de transit, vous la regarderez dorénavant comme une porte qui donne accès à un spectacle qui mérite d'être vu.

Cette ville, toute en dehors, s'offre à vous avec la candeur charmante de la jeunesse ; elle est encore dans son printemps. Elle date à peine de Louis XIV, qui en fit établir les plans par Vauban. Elle n'a pas trois cents ans ! Allez chercher dans notre vieille France une cité aussi jeune ! Il n'y a qu'en Amérique qu'on voit ça. Quel rêve de se promener dans une ville sans être obligé de se demander, devant une ruine, si c'est du gothique ou du roman, bref, sans souci d'archéologie ! A Cette, il n'y a, comme antiquités, que la mer, la montagne Saint-Clair et l'étang de Thau, — qui existaient, paraît-il, bien avant Louis XIV — et ces antiquités, admirablement conservées d'ailleurs, en valent bien d'autres. Cependant, ce territoire a dû être visité par les Romains. On a trouvé dans le sol des fûts de colonnes, des lampes et urnes funéraires, des tombeaux, une fraction d'aqueduc... On pense que ces débris doivent appartenir à quelque établissement romain d'eaux thermales. Mais il ne saurait être question d'une ville ancienne qui aurait disparu.

Cette est bien une cité nouvelle et jeune, toute jeune, mais elle grandira,



Louis XIV Révolution Napoléon 1<sup>er</sup> Louis XVIII  
Costumes historiques



Louis XVIII Louis-Philippe Louis-Philippe 3<sup>e</sup> République  
des Jouteurs cettois. D'après Cette Illustré.

postaux franco-africains. Mais Port-Vendres, qui détient cette situation, résiste. Les partisans de Cette donnent de bonnes raisons. Ils seront plus forts lorsque l'aménagement du port actuel et la création d'un port en eau profonde à l'est de la jetée de Frontignan seront réalisés.

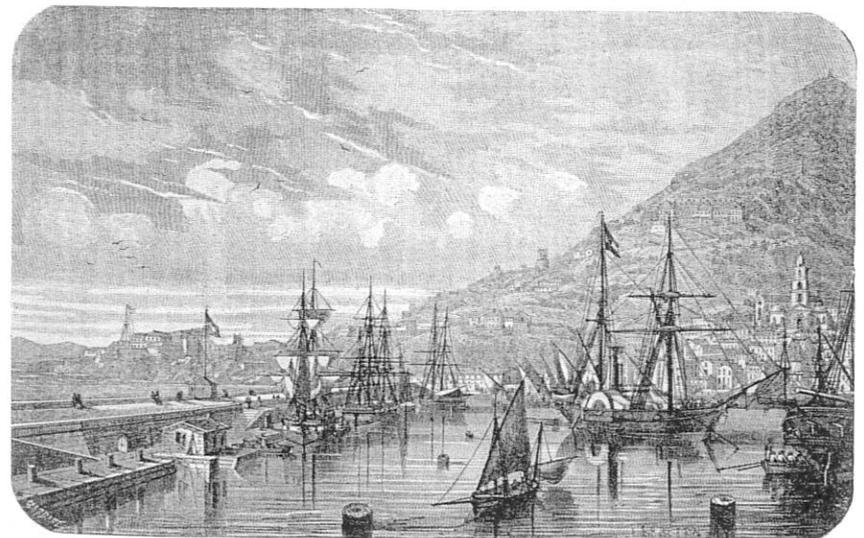
N'oublions pas au surplus que Cette communique avec le Rhône par le canal du Midi, dont l'importance, dans quelques années, sera considérable.

Sur les quais de Cette règne une animation très pittoresque. Le travail ne s'y fait pas dans la fièvre : les dockers prennent leur temps pour décharger les bateaux, et les commerçants devant la porte de leurs entrepôts, fument leur pipe tranquillement, en hommes qui ont pris leur parti des caprices du temps, de la mer et des dockers. C'est une conception de la vie qui en vaut une autre : elle n'a jamais empêché armateurs et négociants de faire fortune, et parfois, après l'avoir faite, de la perdre.

Si l'on veut voir ces quais en grande animation, il faut aller à Cette pour la Saint-Louis, fête annuelle du pays, et se diriger vers le canal où ont lieu les joutes. Ce spectacle, des plus anciens qui soient, est resté très en faveur auprès des populations maritimes méridionales. Les jouteurs de Cette sont renommés. Parmi eux, il en est qui ont grande célébrité et dont on compte les victoires. Assurément, avec la



Cette. Vue du chenal



Port de Cette vers 1850

D'après la France Maritime

noblesse que donne le plein air aux mouvements rythmés, avec la poésie dont la lumière qui flotte sur l'eau revêt tout ce qu'elle enveloppe, ce jeu des joutes est un des plus beaux qu'on puisse voir.

Les Cettois ne jouissent pas seulement des belles promenades des quais, du môle, de la corniche : ils ont aussi les baraquettes de Saint-Clair ; la baraquette, c'est la petite bâtisse de campagne qui, quand elle prend des airs, s'appelle villa.

Cette montagnette de Saint-Clair, que Strabon nomme *mons Sigius* et Ptolémée *mons Setius*, plus tard appelée *Sita*, *Septa*, *Ceta*, *Seta*, (d'où le nom donné à la ville de Cette), est un grand bouquet de verdure, d'où émergent, comme des fleurs blanches, les villas. Certains soirs d'été, quand les villas s'éclairent, les fleurs blanches de la journée se changent en fleurs de feu et le bouquet tout entier s'illumine.

Une autre beauté de Cette, c'est l'étang de Thau, qui fait partie de ce magnifique chapelet de miroirs d'eau que sont les étangs de Mauguio, Pérols, Maguelone, Palavas, Enguil, Vendres, Capestang, etc. Placé entre Balaruc-les-Bains, antique

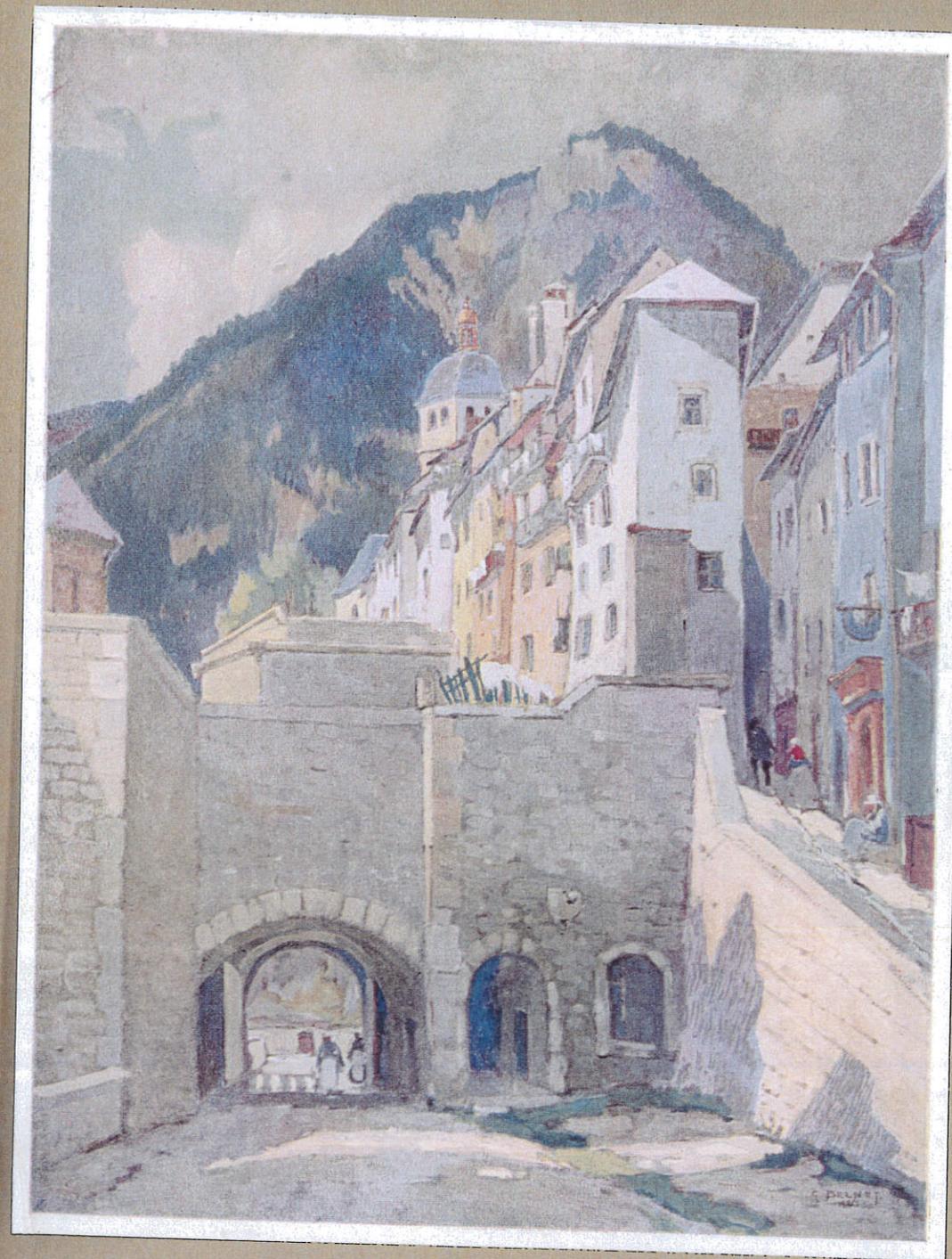


Vue de l'étang de Thau

station thermale aux eaux chaudes, que fréquentaient les Romains et courue de nouveau depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, Bouzigues, Mèze, Marseillan, Agde et Cette, l'étang de Thau est séparé de la Méditerranée par une longue plage qui s'étend entre ces deux dernières villes. C'est une immense nappe d'eau, qui a parfois ses tempêtes ; au milieu se dresse un rocher isolé, le Roquerol ; plus loin, un abîme, l'Avysse, lance à sa surface des jets d'eau fraîche et douce.

J'ai gardé souvenir d'une promenade faite, un matin de septembre, sur l'étang de Thau. Une lumière d'or jouait sur les flots bleus ; le mont Saint-Clair dressait vers le ciel une palme fleurie ; tout au bout de l'étang, les petites cités qui s'y mirent s'acagnardaient, paresseuses ; au-dessus d'elles les garrigues, sœurs des montagnes de Grèce et de Judée, dont chaque caillou recevait un rayon de soleil, leur faisaient une couronne d'or et d'argent, et, tout là-bas, sur l'horizon, en robe violette, — leur robe du matin, — les Cévennes contemplaient le paysage merveilleux qui se déroulait à leurs pieds... " Qui sait, me disais-je dans une rêverie au fil de l'eau, si du milieu de l'étang nous n'allons pas voir surgir le *Tau* qui s'y dressait, dit-on, dans les temps anciens, le taureau trigéranien dont les peuples de ces bords avaient érigé l'image, en dévotion, sans doute, à Mithra, symbole du Soleil invincible, *Sol invictus*, de la Lumière victorieuse des Ténèbres... "

JULES VÉRAN.



BRIANÇON  
PORTE D'EMBRUN  
PAR G. BELNET